

Le rôle de Verdun dans la bataille de la Marne

Autor(en): **Kuntz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **67 (1922)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVII^e Année

N^o 11

Novembre 1922

Le rôle de Verdun dans la bataille de la Marne.

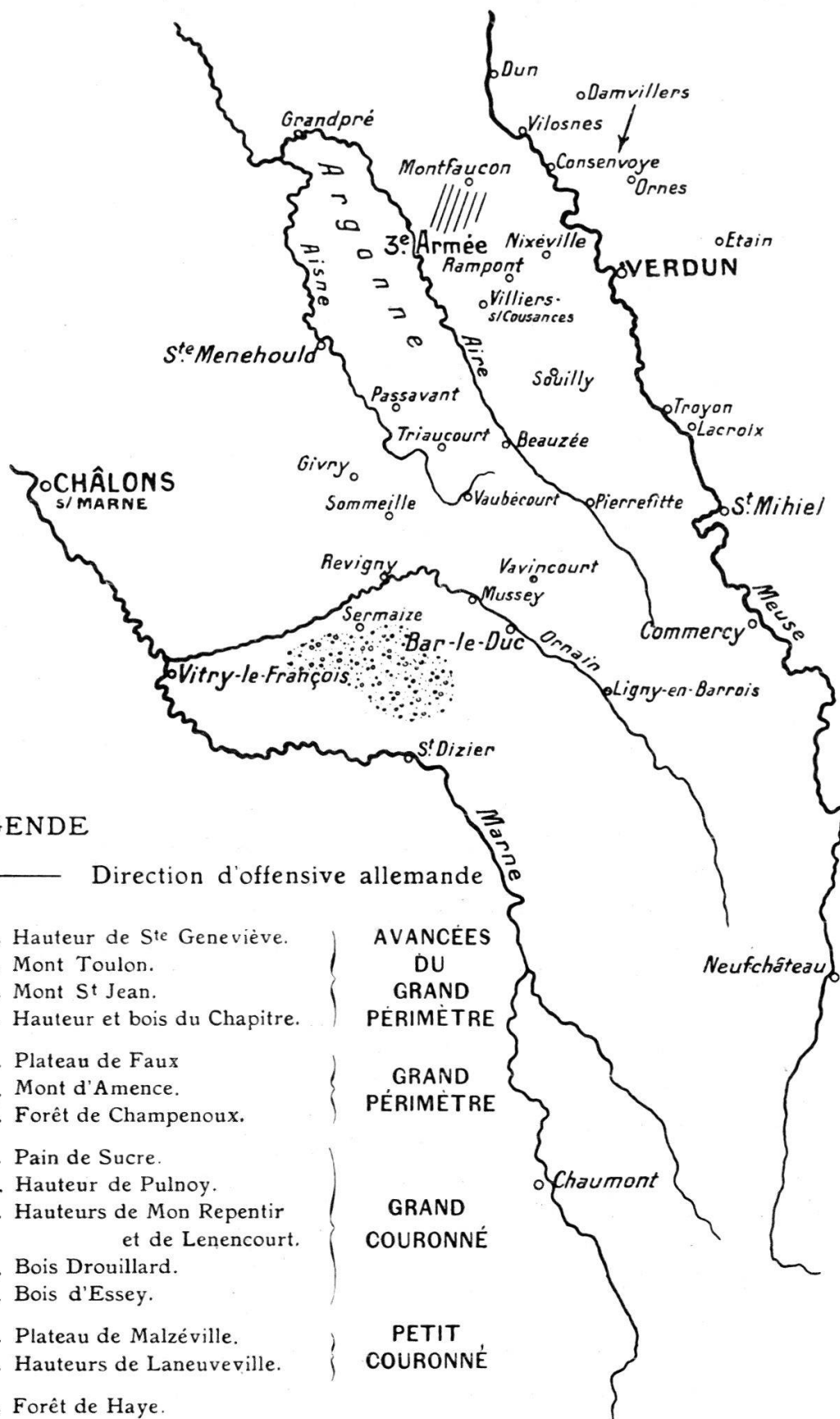
OPÉRATIONS DE LA TROISIÈME ARMÉE.

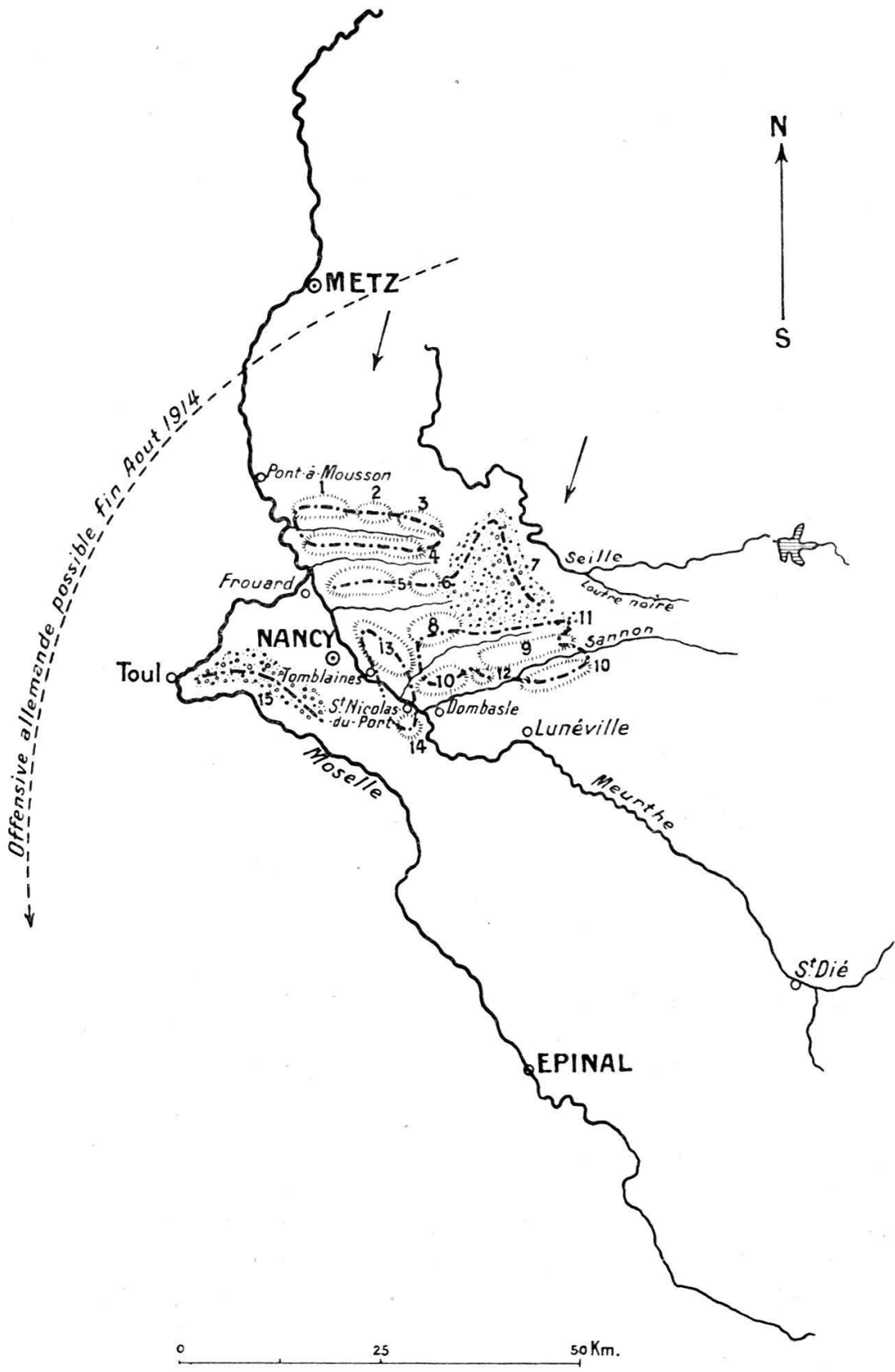
Il est intéressant de rechercher comment Verdun, la vieille et classique forteresse, qui a bravé tant de chocs et dont la chute a tenté si fort l'ennemi, a été sauvée lors de la grande offensive allemande d'août 1914.

Après les déboires de Charleroi (5^e armée), de Longwy (3^e armée) et de Morhange (2^e armée), la nécessité de remanier complètement notre dispositif général oblige le commandement français à prendre du champ en arrière avant d'opposer une digue au flot envahisseur. L'ordre général du 25 août fait replier les troupes au sud de la ligne de la Marne prolongée en direction de Toul et Nancy. Verdun semble bien en l'air et sa situation est fort risquée.

Le gros des forces françaises (4^e, 9^e, 5^e armées) exécute l'ordre, s'établit sur la ligne Provins-Fère-Champenoise-Vitry-le-François et s'apprête à livrer, avec l'aide de la 6^e armée (camp retranché de Paris) et des troupes britanniques, la bataille de la Marne. La 3^e armée, retour de Longwy, doit prolonger le front à hauteur de Vitry, en direction de Bar-le-Duc et la ligne de l'Ornain. La 2^e armée, retour de Morhange, s'arrête sur le Grand Couronné de Nancy (plateau de Faulx, mont d'Amance, piton du Pain de Sucre, hauteurs de Pulnoy-bois d'Essey-bois Drouillard-hauteurs de Mon Repentir et de Lepencourt).

La position de Verdun s'aggrave du fait que la 3^e armée passe tout entière sur la rive gauche de la Meuse.





Il se produit alors, pendant 48 heures, un large trou dans le dispositif français entre la Meuse et Nancy. Ces 48 heures, pendant lesquelles la porte reste ouverte, sont perdues par le commandement allemand. Celui-ci aurait pu, au prix d'audace et d'initiative, forcer toute la résistance française sur le front Est.

La bonne conduite de la guerre réclame en premier lieu que les chefs s'inspirent d'eux-mêmes ; il faut, en un rapide examen de son cœur, juger la part d'audace et des risques, puis marcher à *toute vapeur* dans la solution décidée, solution franche, prudente cependant, parce qu'elle est conforme aux bons principes de la guerre, mais exempte des correctifs hésitants qui font les demi-mesures. Le maître, sûr de ses capacités, ne laisse pas échapper l'occasion fugitive ; l'élève, même le meilleur, parce qu'il cherche l'inspiration en dehors de son esprit, a l'application lourde et lente et voit souvent trop tard. C'est parce que les chefs allemands sont avant tout des élèves, sans grande originalité stratégique, que Paris, puis Verdun et Nancy, sont sauvées et que la victoire de la Marne sera dans quelques jours rendue possible.

Au lieu de s'entêter à attaquer de front les très fortes défenses naturelles de Nancy, successives et concentriques :

- 1^o Le Grand Périmètre (plateau de Faulx-Mont d'Amanceforêt de Champenoux-la Loutre Noire-l'étang de Parroy).
- 2^o Le Grand Couronné.
- 3^o Le Petit Couronné (plateau de Malzéville-village de Tomblaines-hauteurs de la Neuveville), couvert à l'est par la Meurthe de Dombasle à Frouard affaibli, il est vrai, par la présence dans le dos du double obstacle de la forêt de Haye et de la Moselle.

Les VI^e et VII^e armées allemandes, renforcées d'une partie de la V^e ¹, auraient mieux à faire de se glisser, à *une allure décidée*, dans le grand couloir, *ouvert et libre alors*, entre la Meuse et la Moselle. Il y a bien Toul. Mais, on peut passer

¹ La V^e armée peut détacher sa division de cavalerie et au moins 3 corps, puisqu'elle en comprend 5, dont 3 actifs et qu'elle n'a en face d'elle que les 2 corps de la 3^e armée.

hors de la portée du camp retranché et, d'autre part, l'artillerie lourde, dont les troupes allemandes sont largement pourvues, est assez puissante pour avoir raison de l'obstacle matériel dans un temps bref. Les avantages de la manœuvre seraient autrement importants que l'usure devant Verdun (V^e armée) et devant Nancy (VI^e et VII^e armées). Il y a chance de jeter une seconde fois le désordre complet dans la conception française ; il découle de la manœuvre l'obligation, *sous la pression formidable des armées d'invasion* (I^{re}, II^e, III^e, IV^e) de ramener en *hâte* vers l'Est de gros effectifs sous peine de voir une large brèche dans le dispositif d'ensemble, brèche dont les moindres conséquences sont : menace d'enveloppement et chute de Verdun et de Nancy, ensuite isolement de la 2^e armée, fait grave qui ne peut être évité que par un important recul sur la ligne Epinal-Chaumont. La bataille de la Marne, ainsi modifiée complètement, doit se livrer sans doute beaucoup plus au sud.

La ténacité devant l'obstacle, précieuse qualité de la troupe, n'est pas toujours un facteur heureux dans le commandement. Celui-ci doit, avant tout, avoir un esprit très souple et extrêmement délié. La troupe doit, coûte que coûte, quelles que soient les difficultés rencontrées, s'acharner à poursuivre l'exécution de la mission. Le commandement doit mesurer, par un jugement rapide et clair, à tout moment, dans les phases décisives surtout, la possibilité et le rendement de l'effort. Il doit se rendre compte avec clairvoyance de l'heure précise qui sonne inévitablement dans toutes les entreprises, où les sacrifices, cause de faiblesse, ne sont plus en proportion utile avec les avantages espérés et où, par suite, la lutte entre dans un point mort.

Le devoir de la direction est donc de saisir au vol, sans aucune perte de temps, toutes les occasions de frapper fort et *vite* ; il s'agit dans la guerre moderne, plus que jamais, d'obtenir le résultat maximum dans le moindre délai : dès que l'adversaire est averti, s'il a le temps de se retourner, il amène, par les facilités modernes de communication, des moyens défensifs d'une telle puissance qu'il contre-balance la partie. C'est alors que le commandement doit, sans tarder, modifier

ses dispositions ; ce serait une faute de vouloir quand même, malgré le rétablissement de l'ennemi, s'entêter à rester sur la première idée non remaniée.

Il devait apparaître rapidement aux VI^e et VII^e armées que l'attaque directe de Nancy par la Lorraine se briserait devant le Grand Couronné sans avantages importants. C'est ce qui a lieu, car, à la guerre, la logique reprend toujours ses droits. Non seulement les Français tiennent bon sur cette position, mais encore ils parviennent progressivement à réoccuper le Grand Périmètre. Puis les lignes se stabilisent.

Du côté de Verdun, quelque chose d'analogue se produit. Se sentant, malgré une infériorité numérique flagrante, tâtés avec circonspection par la V^e armée, les deux corps de la 3^e armée, par une initiative hardie et extrêmement heureuse, au lieu de se conformer à l'ordre général et de se replier dans la région de Bar-le-Duc, s'établissent sur les défenses extérieures de Verdun. La 3^e armée, d'après l'instruction générale du 25 août, doit appuyer sa droite à la Meuse et à Verdun, entrer par sa gauche en liaison avec la 4^e armée, soit vers Grand-Pré, soit, suivant les circonstances, plus au sud, vers Sainte-Menehould, et enfin, sur son propre front, former barrage entre la Meuse et l'Argonne. Mais, dans la pensée du G. Q. G., ce barrage est mobile et il doit se conformer au mouvement général de repli.

L'éventualité est acceptée que Verdun, en attendant l'heure de la riposte, pourra être isolée et investie. Avec une garnison prévue, elle se défendrait, le cas échéant, comme elle pourrait. C'est peut-être abandonner un peu vite non seulement une place forte, mais surtout un camp retranché d'une immense valeur. Outre les difficultés énormes qu'aurait rencontrées la reprise de Verdun si on laisse l'ennemi s'y installer, il y a (fin août, commencement de septembre) une manœuvre à envisager dans laquelle le camp retranché peut jouer un rôle aussi décisif que celui rempli à la Marne par le camp retranché de Paris.

L'idée générale du G. Q. G. est de retraiter jusqu'à une base de rétablissement. Le temps ainsi gagné est nécessaire pour reconstituer les unités et surtout pour remanier le plan

général d'opérations. La concentration initiale française, respectant la Belgique, a été orientée face à l'Est et a découvert notre frontière au Nord. L'irruption ennemie par Liège et Charleroi brouille les cartes de notre Grand état-major : il faut annuler toutes les dispositions prises et repartir sur de nouvelles bases.

Le gros des armées est ramené de l'Est au Sud de la Marne. La rivière couvre momentanément le nouveau front. L'amplitude du repli sera telle qu'elle rendra possible la manœuvre de flanc projetée par l'armée de Paris. Il est évident que, dans ces conditions, le camp retranché de Verdun peut, lui aussi, servir de pivot à une opération orientée vers l'Ouest et agissant sur la gauche des armées ennemies qui ont glissé le long de l'Argonne et se sont avancées jusqu'à hauteur de Revigny-Vitry-le-François. Cette opération peut d'autant mieux se réaliser qu'aucune troupe ennemie importante n'a pénétré dans le couloir entre la Meuse et la Moselle. D'ailleurs la manœuvre, pendant le temps relativement court de son exécution, est suffisamment couverte du côté de l'Est par la Meuse flanquée de la place forte de Verdun. Il y a donc pour la 3^e armée un intérêt primordial à s'accrocher à Verdun le plus longtemps possible, à ne pas se laisser émouvoir par la marche vers le Sud, en direction de Vitry-le-François et même Revigny, des masses allemandes qui descendent le long de l'Argonne. Il faut au Commandant de l'armée une vision clairvoyante, non pas de la situation présente, qui semble s'aggraver de jour en jour, mais des conditions indispensables sous lesquelles pourra se développer dans un avenir tout proche l'intervention décisive.

Seulement, si dès le 1^{er} septembre la 3^e armée voit clair dans son rôle, il semble par contre qu'au G. Q. G. on n'entrevoit qu'assez tard la possibilité de manœuvrer dans le flanc gauche ennemi. Pour jouer son rôle à plein rendement, il faut à la 3^e armée, dont l'adversaire direct est la V^e armée (3 corps actifs, 2 corps de réserve, une division de cavalerie), autre chose qu'un effectif de famine. Or au G. Q. G., pendant les premiers jours de septembre, on est enclin à croire que l'amplitude du repli mènera jusque derrière la

Seine, vers la ligne Nogent-sur-Seine-Arcis-sur-Aube. Dans ces conditions, Verdun semble trop excentrique et on n'y laisse qu'une simple armée de couverture : trois, puis (à partir du 1^{er} septembre) deux corps actifs (5^e et 6^e moins la 42^e division)¹, un groupe de 4 divisions de réserve et une division de cavalerie.

Le 30 août, la situation de la 3^e armée est la suivante : deux corps (4^e et 5^e) sur la rive gauche de la Meuse : dans la région ouest de Vilosnes-sur-Meuse (5^e corps) et Dun-sur-Meuse (4^e corps). Les deux corps sont orientés face au Nord-Est. La division de cavalerie (7^e) est à leur gauche au sud de Nouard ; un corps et le groupe des divisions de réserve sur la rive droite : au sud de Damvillers (6^e corps) et à l'ouest d'Etain (groupe des D. R.).

Ce dispositif étale une armée relativement faible sur un front de près de 50 kilomètres à vol d'oiseau, *devant des forces ennemies numériquement supérieures*. De plus, il partage l'armée en deux groupements à peu près équivalents (c'est-à-dire faibles chacun) et séparés par un obstacle sérieux : la Meuse.

Le premier soin doit être de resserrer l'armée. Sur la droite ou sur la gauche ? La bataille décisive va se jouer au sud de la Marne. La 3^e armée peut et doit tenir un rôle important en attaquant la gauche des forces ennemies. Le resserrement se fera donc sur la gauche. Mais ce mouvement, qui abandonne ou presque la rive droite de la Meuse, va creuser un trou entre cette rivière et la Moselle. *C'est cette occasion que le commandement allemand doit saisir*. Le dispositif général français, dans la hâte du remaniement, est tel que non seulement la 2^e armée ne participera en aucune façon à la bataille décisive, mais encore c'est miracle que l'ennemi ne profite nullement de sa situation isolée pour la couper complètement. En tous cas, pour la 3^e armée, cette question de la 2^e armée est secondaire, mise en balance avec la victoire. L'éventualité du danger de la 2^e armée est une considération étrangère, puisqu'elle n'a aucun trait avec la bataille : elle ne doit donc pas influencer le Commandement de la 3^e armée.

Le 31 août, l'armée s'échelonne, face au Nord-Est sur la

¹ Detachée à la 9^e armée.

ligne Consenvoye-Vilosnes-sur-Meuse-Dun-sur-Meuse-Nouard. Le front n'est plus que de 25 kilomètres. Il n'y a plus sur la rive droite que le groupe des divisions de réserve. L'insuffisance des effectifs se manifeste par ce fait que tous les corps, même la division de cavalerie, sont en ligne, déployés les uns à côté des autres ; il n'y a pas de réserves. Durant toutes ces opérations, la 3^e armée souffrira de ce manque de réserves. Ce dernier facteur est la base de toutes les manœuvres, sinon un commandement se trouve aussi mal en point qu'une armée assiégée sans vivres. Sous la pression du G. Q. G., qui, dans ce début de septembre, semble surtout hanté par le souci de voir en l'air la 3^e armée, celle-ci, comme à regret, décolle lentement de la Meuse, mais ne lâche pas le contact avec Verdun. Les Allemands profitent immédiatement du repli, si léger qu'il soit, pour tenter le forçement de la rivière. Un de leurs corps (XVI^e) réussit à passer à Vilosnes. La situation s'aggrave le même jour du fait que le 4^e corps est enlevé à la 3^e armée pour être rattaché à l'armée de Paris. En même temps parvient l'Instruction générale (G. Q. G.) du 1^{er} septembre qui indique les nouvelles zones de mouvement des armées et, en conséquence, élargit jusqu'à Vitry (4^e armée) et région de Bar-le-Duc (3^e armée) l'amplitude du repli possible.

Pour se conformer à ces instructions, mais sans abandonner Verdun, la 3^e armée, orientée jusqu'ici face au Nord-Est, se met en direction du Nord-Ouest, de manière à conserver le contact, par sa droite avec Verdun, et à garder par sa gauche disposée en échelon défensif la liaison avec la 4^e armée. Celle-ci accentue de plus en plus son repli en direction de Vitry.

Le 2 septembre, l'Instruction générale N^o 5 du G. Q. G. porte plus au sud encore le repli prévu pour la 3^e armée : celle-ci est autorisée à passer l'Ornain. La situation se complique singulièrement. Si on abandonne Verdun, comme les instructions le laissent clairement entendre, c'est rendre impossible, faute d'un pivot solide, toute la manœuvre qui depuis trois jours est en germe dans l'esprit du Commandement de l'armée ; c'est le recul inévitable, car il n'y a aucune ligne

de résistance à laquelle s'accrocher jusque derrière l'Ornain ; en plus du vaste territoire cédé, c'est aggraver encore la situation déjà très délicate de la 2^e armée.

Mais, d'autre part, comment, avec deux corps et quatre divisions de réserve, devant un adversaire entreprenant qui dispose lui-même de cinq corps, tenir un front (Verdun-Ornain) qui atteint 60 kilomètres ?

Dans ces conditions, la 3^e armée prend parti. Elle ne peut être à la fois sur l'Ornain et à Verdun : elle choisit. L'Ornain, c'est la liaison, mais sans plus, avec la 4^e armée ; Verdun, c'est garder toutes les chances de la manœuvre. Elle sacrifie donc la liaison avec l'armée voisine. L'ennemi, de son côté, subit, dans une certaine mesure, la loi des événements. Il se trouve que le front général cède partout, sauf devant une armée d'aile qui se fixe et s'adosse à un très puissant camp retranché. Au lieu de s'appesantir sur cette résistance, l'ennemi glisse vers l'Ouest et contourne comme un flot. Derrière la 4^e armée, il passe à Sainte-Menehould, à Givry et se met en direction de Revigny d'une part, de Vitry de l'autre. Le Commandement de la 3^e armée ne s'émeut pas : il sait qu'il est, malgré les apparences, le maître de la situation tant qu'il peut manœuvrer dans le flanc gauche des troupes qui le doublent vers l'Ouest.

L'Instruction générale du 5 septembre commence à entrevoir, dans la bataille générale qui se prépare, le rôle de la 3^e armée agissant dans le flanc gauche ennemi. Et pour augmenter la puissance d'intervention de l'armée, le G. Q. G. lui donne à ce moment le 15^e corps.

Le 6 septembre, à l'ouverture de la bataille de la Marne, la situation de la 3^e armée est la suivante :

Garnison de Verdun et groupe de divisions de réserve	}	Entre Nixeville et Souilly.
6 ^e corps	}	Entre Souilly et Vaubecourt.
5 ^e corps	}	Entre Vaubecourt et Sommeille.
7 ^e division de cavalerie	}	Entre Triaucourt et Passavant.

Le tout, orienté face au Nord-Ouest (V^e armée qui descend le long des pentes occidentales de l'Argonne).

Aucune réserve sauf, peut-être, quelques troupes qui peuvent être tirées de la place de Verdun.

Le 6, des troupes allemandes importantes (un, probablement deux corps) se présentent pour longer le flanc oriental de l'Argonne. C'est une complication sérieuse qui prouve par l'événement que pour jouer son rôle, évidemment de premier ordre, la 3^e armée a besoin d'être soigneusement étoffée. Le 15^e corps est désigné, mais trop tard ; il ne paraîtra pas avant la nuit du 7 au 8 dans la zone de l'armée. Deux corps (dont un incomplet) et quelques divisions de réserve sont à peine suffisants pour faire peser un poids appréciable dans le flanc de l'ennemi. Il leur faut, pour attaquer vers l'Ouest, que le Nord soit absolument libre. Car s'ils détachent eux-mêmes une couverture, il ne restera rien ou presque pour la manœuvre principale. C'est ainsi que l'obligation pour la 3^e armée de faire subitement face au Nord le 6, compromet son intervention efficace dans la bataille de la Marne. Couverte à l'Ouest par une brigade du 5^{me} corps, la 3^{me} armée attaque face au Nord. La garnison de Verdun (échelon avancé de l'armée), agissant en direction de Nixeville-Rampont-Ville-sur-Cousances, fait pression sur le flanc des troupes allemandes. Mais faute d'être menée et nourrie par des troupes suffisantes, cette menace demeure inefficace. L'affaire, quoique chaude, n'aboutit pas, *faute de réserves*, et le 7, la 3^e armée, toujours accrochée, s'échelonne entre l'Ornain et le camp retranché. Dans la soirée le G. Q. G. donne des directives qui insistent encore sur le resserrement vers la 4^e armée, ce qui implique toujours l'abandon de Verdun. Une fois de plus la 3^e armée sauve la forteresse en gardant le contact avec la place et en jetant, pour se conformer à l'ordre, le 15^e corps à sa gauche entre elle et la 4^e armée.

Mais les réserves manquent plus que jamais et le front dépasse maintenant 60 kilomètres.

Le 8, l'ennemi esquisse la manœuvre classique en face d'un front aussi étiré et aussi peu étayé en profondeur : il

fait bloc en direction de Vaubecourt-Chaumont-sur-Aire à la jointure des 5^e et 6^e corps, pour couper l'armée. La seule réserve (une brigade du 5^e corps) doublée de la division de cavalerie, dont la mobilité est mise très judicieusement à profit, s'oppose à cet effet et rétablit tant bien que mal la situation. Mais des nouvelles graves de la gauche parviennent au Q. G. de l'armée vers la fin de la matinée. La 4^e armée a été contrainte à un repli important vers le Sud ; la liaison est perdue en dépit des recherches des unités du 15^e corps, et l'ennemi commence à déboucher de la forêt des Trois Fontaines en direction de Bar-le-Duc et Ligny-en-Barrois. C'est là un danger sérieux auquel il faut aviser d'urgence sous peine d'enveloppement et de rupture des communications avec le gros des armées. Une brigade de cavalerie est immédiatement envoyée à la recherche de la liaison avec la 4^e armée ; quant à la menace d'enveloppement, il y est paré, dans la mesure des moyens, par le 15^e corps, renforcé de tout le reste de la division de cavalerie ; celle-ci prolonge le front du 5^e corps en échelon défensif. Le Commandement de l'armée tente les suprêmes ressources, engage jusqu'au dernier homme avant de se résoudre, pour échapper à l'étreinte, au repli général vers le Sud, repli qui entraîne évidemment l'abandon de Verdun.

Ce même 8 septembre le renseignement parvient que le fort de Troyon est violemment attaqué par des forces de la rive droite, qu'il est hors d'état de résister longtemps à l'artillerie lourde et qu'un passage de la Meuse par l'ennemi est imminent. Nouveau danger qui réclame de promptes mesures et toujours pas de réserves ! Heureusement que sur tout le front l'ennemi se montre peu entreprenant, dans l'ignorance où il est de ses avantages et de la situation précaire, résultant de la faiblesse numérique où est la 3^e armée. C'est encore à la division de cavalerie que l'état-major de la 3^e armée fait appel pour s'opposer, le cas échéant, au franchissement de la Meuse sur les derrières de l'armée.

Il y a là un système précurseur des transports automobiles dont il sera fait un si large usage quelque temps plus tard. Il est curieux de noter que l'initiative de l'organisation de

la vitesse de mouvements comme facteur de combat appartient, à la même bataille de la Marne, aux deux armées capables de la manœuvre de flanc : 3^e et 6^e armées (transport du 4^e corps en taxi-auto).

Le soir de ce jour, nouvelle intervention du G. Q. G. pour inviter, en raison des dangers qui surgissent de tous côtés, à resserrer l'armée sur sa gauche, à l'organiser en profondeur (ce qui la renforcera) et, *ipso facto*, à lâcher Verdun.

Chaque jour évidemment semble compliquer la position de la 3^e armée. *Sur la carte* il y a danger imminent à voir les communications coupées si l'armée s'obstine à s'accrocher au camp retranché. De plus son intervention dans le flanc de l'ennemi, en la supposant toujours possible, ne peut plus donner l'effet décisif espéré au début : son effectif, en présence des forces qui sont devant elle, est minime et les circonstances ne permettent pas de la renforcer. On comprend, dans ces conditions, le souci du G. Q. G. de rappeler à lui, à intervalles presque réguliers, une armée qu'il sent en l'air et qui risque de se perdre sans un profit appréciable. Mais, d'autre part, *sur le terrain*, le Commandement de la 3^e armée a la sensation, non du possible, mais de la réalité. Il se rend compte que la position de l'armée, toute aventurée qu'elle soit, est tenable, que l'ennemi, qui s'illusionne sur la capacité de résistance des vaillants corps français, ne donne pas toute la vigueur qu'il déploierait s'il connaissait la situation, et qu'enfin, si l'intervention éventuelle dans le flanc n'est plus décisive (et de cela on n'est jamais absolument sûr, à la guerre), il reste toujours des résultats appréciables. D'ailleurs Verdun sauvée, et en somme à peu de frais, c'est une centaine de kilomètres et une place forte de moins à reconquérir dans quelques jours.

Dans ces conditions, le Commandement de l'armée décide de ne rien modifier, pour le moment, aux grandes lignes de sa conduite.

Le 9, les XIII^e et XVI^e corps allemands font une nouvelle tentative de rupture du front, toujours à la liaison des 5^e et 6^e corps. Pendant ce temps la 4^e armée, qui participe à l'offensive générale de la Marne, se heurte à une résistance opiniâtre et active et son 2^e corps (d'aile droite)

est même momentanément refoulé. Un trou se produit de nouveau entre les 3^e et 4^e armées. D'autre part, le fort de Troyon est presque à l'agonie, l'ennemi fait des préparatifs de passage à La Croix-sur-Meuse. La situation précaire du 8 semble revenue, mais avec cette aggravation que les remèdes dont on disposait alors ont fait long feu. Il faut à tout prix trouver une nouvelle solution.

La chute du fort de Troyon permet le passage de la Meuse à La Croix. Dans ce cas la 3^e armée ne dispose plus pour ses communications que d'un étroit couloir vers Pierrefitte et Vavincourt entre les forces allemandes qui ont franchi la Meuse et celles qui débouchent de la forêt des Trois Fontaines. Ce couloir, si l'ennemi sent son avantage, ce qui est probable, tend à se resserrer de plus en plus. La rupture de la liaison avec la 4^e armée rend le péril encore plus grave. La situation, qui semble se compliquer en apparence, devient au contraire très nette ; elle ne permet pas l'hésitation sur le parti à prendre. Tant que la résistance du fort de Troyon empêche l'ennemi d'avoir libre passage de la Meuse pour un gros effectif, la communication de l'armée n'est pas sérieusement menacée ; Verdun doit continuer à être le pivot des conceptions tactiques. Mais, dès que Troyon aura cédé, la plus élémentaire prudence exige de replier l'armée au sud de la ligne forêt des Trois Fontaines-Mussey-Vavincourt-Pierrefitte-La Croix-sur-Meuse. Le sort de Verdun est intimement lié au degré de résistance dont est capable Troyon.

Heureusement, le 10, la bataille de la Marne, qui bat son plein, entraîne un mouvement général de repli vers le Nord. L'effet moral a sa répercussion immédiate sur la V^e armée par une décroissance visible de l'énergie des attaques. Le but pratique d'un refoulement de la 3^e armée devient moins évident pour l'état-major allemand. La démonstration est donnée par le fait que, dans la journée du 10 qui n'apporte aucun changement de part ni d'autre dans les dispositions tactiques, les Allemands, malgré une supériorité numérique considérable et des avantages tactiques réels, n'enregistrent aucun succès. La situation se résume en effet ainsi : 5 corps de manœuvre contre 3 (défalcation faite de la garnison de Verdun). Tous

les corps français sont engagés depuis plusieurs jours : une réserve insignifiante (une brigade et une division de cavalerie) ; quatre corps allemands, échelonnés en profondeur, font pression sur un seul point : jonction des 5^e et 6^e corps ; 2 corps aux ailes menacent les communications : l'un qui s'efforce de déboucher de la forêt des Trois Fontaines, et l'autre de franchir la Meuse à La Croix-sur-Meuse. A égalité de commandement et de valeur de troupe (conditions réalisées) il suffit à l'ennemi d'un peu de mordant pour bousculer la ligne française, plutôt faible. Au lieu de cela, non seulement les 5^e et 6^e corps tiennent en échec les 4 corps allemands (XIII^e, XVI^e actifs, V^e, VI^e de réserve), mais le 15^e corps refoule de la forêt des Trois Fontaines le XVIII^e corps (IV^e armée) ; à l'autre aile, Troyon résiste toujours. Dans la journée du 11, l'activité ennemie, dans la région de Verdun, continue encore à décroître. La 4^e armée, qui est sensiblement en retrait, progresse vers le Nord sur les talons de la IV^e armée. Elle atteint Sermaize. Le 15^e corps, en liaison étroite avec elle, gagne Revigny. Le 12, la 3^e armée dont le rôle dans la bataille de la Marne est terminé, prend ses dispositions pour participer à la bataille de l'Aisne qui est en préparation. Progressivement elle se replie à son tour vers le Nord, abandonnant Verdun et prend position dans la région de Montfaucon (rive gauche) et vers Ornes (rive droite).

Le camp retranché de Verdun a sans doute été considéré par le Commandement allemand comme un hors-d'œuvre dont la prise et l'occupation exigeraient trop d'efforts et qui seraient, somme toute, sans répercussion suffisante sur les destinées de la seconde grande bataille qui va se livrer : celle de l'Aisne.

En résumé, les opérations de la 3^e armée, durant cette période, sont dirigées avec une vision très nette et très juste des réalités de chaque jour. Quant à l'ennemi (V^e armée) il ne juge pas de la situation avec la même clairvoyance. Il n'apprécie pas comme il convient l'avantage qu'il doit tirer de la longue ligne étirée française et de sa privation à peu près absolue de réserves. Il se laisse, jusqu'au dernier

jour, leurrer par un simple rideau tenu par des troupes de choix. La mobilité et l'emploi si rationnel de la division de cavalerie, volant en quelques heures d'un point à l'autre du vaste champ de bataille, agissent sur lui comme un mirage.

A Verdun, comme devant Nancy, l'ennemi s'hypnotise sur le point de résistance. Il ne conçoit pas qu'il doit, lui aussi, agir par simple rideau devant ces deux positions extrêmement fortes. L'enveloppement en forces imposantes par le couloir, *libre alors*, entre Meuse et Moselle, avec des efforts et des pertes moindres doit faire céder par la force même des événements les deux bases françaises de Verdun et de Nancy. Ou alors, si le commandement adverse s'obstine, c'est la possibilité du coup de filet qui capture une armée.

Et voilà comment les V^e, VI^e et VII^e armées, qui ont perdu en atermoiements un temps précieux, subissent les contre-coups de l'échec allemand sur la Marne. Les deux masses ennemies doivent renoncer provisoirement, en conséquence de l'erreur de leur commandement, à s'emparer de Verdun et de Nancy.

Tout se rattrape à la guerre hors *l'heure précise où il faut exécuter l'acte décisif*.

Capitaine KUNTZ.

